

Les dindes

Dominic Champagne

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

Manifestations : la politique hors les murs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Champagne, D. (2013). Les dindes. *Liberté*, 54(2), 14–17.

LES DINDES

Les minières ne creusent pas seulement des trous, elles tissent aussi leur réseau. Quand les grands projets perdent leur visée collective, le développement se fait à coups de dindes.

DOMINIC CHAMPAGNE

UN NOËL À MALARTIC. La minière offre une dinde congelée à chaque maisonnée. On dit que c'est une tradition. Après avoir entendu cette histoire-là, je me suis mis à voir des dindes partout.

Ma première dinde, je l'ai reçue en pleine face, dans la salle municipale de Saint-Édouard-de-Lotbinière, un soir où le président de l'Association des gazières et des pétrolières offrait le café et les petits gâteaux aux citoyens, flanqué de ses deux écrans plats pour nous montrer le reportage de Radio-Canada sur le merveilleux conte de fées de l'exploitation du gaz de schiste près de Fort Nelson, dans le nord de la Colombie-Britannique.

— Les amis, ce gaz-là, il est ici même sous nos pieds, la prospérité débarque demain matin !

Ce soir-là, devant l'arrogance des puissants qui tentaient avec les mots mielleux de la science et de la croissance de nous enfirouaper, la moutarde m'est montée au nez. Les étoiles s'alignaient les unes après les autres. D'abord, le président des gazières et des pétrolières avait habité la maison où mon grand-père avait vécu avec sa famille : signe que le monde est petit, qu'on dort tous sous le même toit, qu'on respire tous le même air, qu'on boit tous au même robinet, que j'étais directement interpellé par l'affaire. Et puis, j'étais le seul dans la salle à être déjà passé par Fort Nelson. La mauvaise foi de l'autre était si claire à mes yeux : on ne pouvait comparer cet endroit-là, à mille milles de toutes terres habitées, à la vallée du Saint-Laurent, cœur historique et agricole de notre territoire. Aussi, par un hasard malencontreux à faire rougir d'envie les écrans plats, j'avais en poche une transcription que j'avais faite – par réflexe professionnel et pour instruire mes concitoyens – de témoignages, entendus à la radio de Radio-Canada, de cultivateurs de la Pennsylvanie ayant vécu le cauchemar de l'invasion gazière sur leurs terres. Quand le

maître de la cérémonie gazière a jugé que j'avais dépassé les maigres deux minutes qu'il m'avait stratégiquement allouées et m'a coupé le micro, alors que j'étais en pleine envolée, la moutarde s'est changée en poudre à canon et le feu s'est mis à me sortir des narines ! De ma voix la plus mélodramatique, j'ai proclamé :

— Vous pouvez me couper le micro autant que vous voudrez, je suis un gars de théâtre et si le public en veut, c'est plus fort que moi, je suis son esclave et je lui donne tout ce que j'ai !

Le public a applaudi, j'ai terminé ma harangue et, le lendemain, je me suis retrouvé en première page du journal, avec une tête d'homme en colère à faire pâlir Pierre Falardeau. Je me suis retrouvé pris au piège de mon indignation, le feu n'a pas dérougi depuis. La chasse aux dindes était ouverte !

Quelques mois plus tard, alors que j'étais toujours en croisée et de corvée, à tenter d'alerter la population et de débusquer les mensonges proférés par l'industrie et son complice le gouvernement, une autre dinde m'est apparue, dans la salle municipale du même village. Nouvelle farce, même nausée.

Par un froid matin de février, j'ai vent que le président d'une gazière albertaine viendra faire une importante annonce aux citoyens. Le soir venu, après une journée de répétitions, je saute dans mon char, brûle du pétrole pendant les deux bonnes heures de route qui séparent Montréal du lieu de la conférence, pour arriver aux portes de la salle, qu'on me ferme au nez ! J'insiste pour entrer, une relationniste de l'industrie qui me reconnaît pour m'avoir vu à quelques reprises aux travaux du BAPE, me fait comprendre que la soirée est réservée aux citoyens du village et qu'on ne veut surtout pas d'un débat national ici ce soir. J'argumente, tente de la prendre par les sentiments en faisant valoir le précieux pétrole gaspillé, rien n'y fait. Comme ma voix se fait de plus en plus pressante, une

journaliste du journal local s'approche et, bon, pour acheter la paix, après m'avoir bien fait comprendre qu'on ne veut pas de spectacle ici, on me laisse entrer à la condition que je ne pose pas de question.

— Pourquoi pas ?

— La dernière fois, les gens du village se sont plaints que vous aviez monopolisé la soirée et qu'ils n'ont pas pu s'exprimer !

Je tombe des nues : on veut défendre la veuve et l'orphelin et on se fait servir le goudron et les plumes ! En regardant la relationniste, je ne sais trop quoi penser. Mais voici la dinde. Devant une centaine de citoyens qui, tous, ont signé, souvent sans trop connaître les détails du projet et moyennant quelques bouchées de pain, une entente donnant accès à leur terre aux prospecteurs afin qu'ils puissent vérifier le potentiel des profondeurs, monsieur le Prospecteur albertain de déclarer, *in english only*, et la main sur le cœur, qu'à cause de gens comme moi, la compagnie devait arrêter ses travaux, tant et aussi longtemps que l'incertitude demeurerait. Les contrats signés avec l'industrie risquaient donc de ne pas être renouvelés, avec perte trébuchante pour les propriétaires terriens. Mais pour preuve de son amitié, monsieur le Prospecteur venait leur offrir ce soir un chèque de dix mille dollars pour la rénovation de l'église du village. En d'autres termes : plus tôt vous vous serez débarrassés de ces empêcheurs-là, plus tôt nous nous enrichirons, vous et moi. Secouage de chèque et poignées de main sous les applaudissements timides et inconfortables. Regards en coin et sourires coincés pour la photo. Y a-t-il des questions ?

Après avoir tenu ma main levée pendant une heure, j'ai fini par pouvoir demander à monsieur le Prospecteur le nombre de puits qu'il comptait forer dans les alentours, afin qu'on saisisse mieux l'impact de son œuvre ici-bas. Malgré mon insistance, il n'a pas voulu répondre à l'assemblée, comme si la dinde qu'il avait offerte aux gens du village lui permettait, en quelque sorte, de s'offrir ce silence. Et quand je lui ai confié qu'on était quelques-uns dans le coin à ne pas trouver drôle l'histoire du puits qui fuyait à quelques milles de là, dans la forêt de Leclerville, de les voir aller et venir vingt-quatre heures par jour depuis des semaines pour essayer de colmater la brèche à un kilomètre sous terre, au beau milieu de l'hiver, le bon prospecteur m'a dit qu'il ne savait pas de quoi je lui parlais...

On n'a pas de comptes à vous rendre sur votre eau, sur l'air que vous respirez ni sur vos terres et

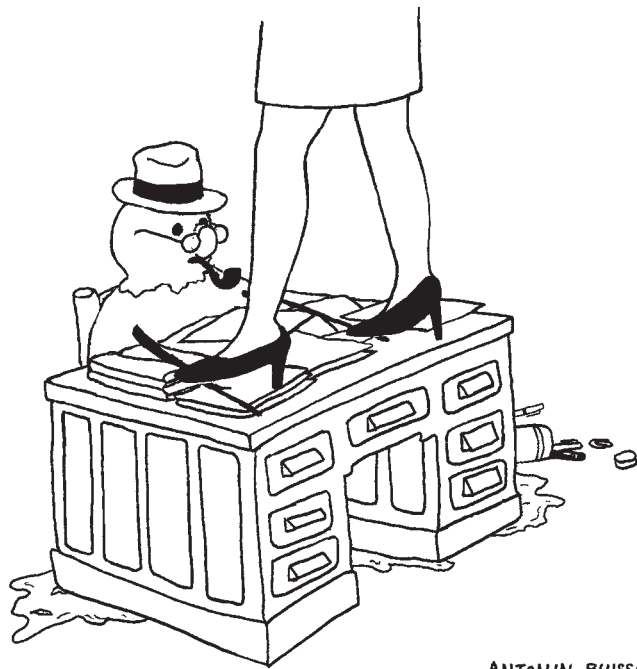
quand vous l'acceptez, la dinde, vous signez un pacte avec nous. Vous êtes dans le coup, dans notre camp. Vous n'allez quand même pas mordre la main qui vous nourrit ?

Création d'emplois. Croissance. Développement économique. Dans les villages en deuil de leur jeunesse partie gagner sa vie ailleurs, ces mots-là sont magiques. Nous avons signé. Nous avons pris le chèque. Puis ils nous ont ouvert un chemin dans le bois, gratis. Ils sont venus manger au casse-croûte qui était au bord de la faillite, ils ont donné de la job à Chose, là, pis à son beau-frère. Les voyages de *truck*, les jobs d'excavation, le coffrage, le ciment. Nous ne pouvons plus reculer. Nous avançons. C'est le progrès.

— Toi, dans le temps, t'aurais été contre l'invention de l'électricité !

On roule en char, on voyage de la ville à la campagne et dans le monde entier, mais petit à petit, à force de gazer, on finit par s'avouer drogué. Au pétrole, s'entend. Et on finit par réaliser qu'il faudra bien un jour se désintoxiquer. Alors quand vient le matin où on constate que le Canada, qui est une autre mauvaise habitude dont on peine à se guérir, est en train de virer totalement son paysage de bord tant sa dépendance au pétrole est devenue morbide, et que pour couvrir son immoralité, il pousse l'odieux jusqu'à se retirer du protocole de Kyoto, on se dit que le temps de la cure est arrivé. Cette idée s'est mise à occuper le meilleur de mon temps. C'est même devenu une obsession ! On s'occupe comme on peut...

Après l'épopée gazière, je me suis donc mis en tête d'en découdre avec les pétrolières, et de rassembler cent mille



ANTONIN BUISSON

personnes dans la rue pour leur dire combien nous étions attachés à la terre qu'ils sont à dénaturer. Pour frapper les esprits, comme on dit. Pensant que les colonnes du temple en trembleraient, que les puissants s'en inquiéteraient, que les gouvernements s'en émouvraient. Et que ça nous rapprocherait du grand jour de notre désintoxication collective.

Quelques jours après le rassemblement du Jour de la Terre, au cœur du printemps que l'on sait, j'ai par hasard rencontré l'un de ces hommes superpuissants que chaque jour le pétrole enrichit, appelons-le le Banquier. C'était un soir de première, j'étais à mon aise dans les coulisses d'une salle de spectacles des plus familières. Et comme c'était une soirée-bénéfice, le champagne coulait à flots. J'ai vidé avec le Banquier une bonne bouteille de Veuve Clicquot. Je vous rapporte de mémoire un petit extrait de notre dialogue. Intitulons la scène «Le Banquier et le Saltimbanque»...

LE BANQUIER

Bravo, c'était bien «cute» votre affaire, dimanche, dans la rue.

LE SALTIMBANQUE

Merci, c'est bien gentil, et qu'est-ce que ça vous dit ?

LE BANQUIER

Qu'est-ce que ça me dit ? Est-ce que ça devrait me dire quelque chose ?

LE SALTIMBANQUE

Ces hommes et ces femmes-là se sont rassemblés, par centaines de milliers, pour parler à des gens comme vous, parce qu'ils sentent que vos intérêts agissent trop souvent au détriment des leurs. Ça devrait vous interpeler.

LE BANQUIER

Je ne sais pas de quoi vous parlez...

LE SALTIMBANQUE

Je vous parle de l'exploitation des ressources collectives au profit des intérêts privés que vous financez...

LE BANQUIER

OK. Mais ça reste des mots. Est-ce que tu veux faire une différence dans la vie, ou une vraie différence ?

LE SALTIMBANQUE

Je crois qu'on peut faire une différence même avec les mots. Voyez-vous, ce qui m'a inspiré ce geste-là, c'est des mots justement. Ceux de l'écrivain Jean Giono, ceux qu'on entend dans le film de Frédéric Back...

LE BANQUIER

L'homme qui plantait des arbres, oui ! Quelle œuvre magnifique. J'ai revu le film en Chine dernièrement. Vraiment magnifique.

LE SALTIMBANQUE

Giono nous dit qu'à force de planter des chênes, avec l'humilité de l'artisan, un homme seul a réussi à redonner vie à tout un pays...

LE BANQUIER

OK. Je ne te dirai pas que je ne coupe pas d'arbres : j'imprime des journaux chaque matin. Mais quand je veux protéger une forêt, par exemple, j'ai les moyens de l'acheter. Comme j'ai les moyens de financer vos orchestres symphoniques, les tournées mondiales de vos spectacles ou les chaires de recherche à l'université pendant que le gouvernement abandonne ses responsabilités envers la culture ou l'éducation. C'est avec l'argent que je tire de l'exploitation de nos ressources que je peux faire œuvre de générosité, comme ici ce soir, au bénéfice de la communauté. Et n'oublie pas que quand je tire des profits de cette exploitation, ça ruisselle sur tout le monde autour. *What's good for GM is good for you too, never forget it!* C'est ça que j'appelle faire une vraie différence. Tout le reste, c'est des mots. *Words, words, words*, dirait ton ami Shakespeare. Tu m'excuseras, on reprendra ça, il faut que j'aille me coucher. J'ai beaucoup d'argent à faire demain matin...

On croira peut-être que je grossis le trait pour le plaisir, mais je vous assure que notre rencontre s'est terminée sur ces mots...

« Quand je veux protéger une forêt,
j'ai les moyens de l'acheter. »

LE BANQUIER

C'est des mots, ça. Vous êtes pas assez... comment dire... radicaux. Et c'est ça votre problème, si vous voulez changer le monde, il va falloir que vous appreniez à... sortir des mots.

LE SALTIMBANQUE

On essaie de parler franchement, d'interpeller ceux qui ont de la difficulté à entendre ce qui nous semble pourtant élémentaire.

UNE FOIS QUE CENT MILLE, deux cent mille, trois cent mille citoyens ont pris la rue et que l'on comprend que le gouvernement n'entendra rien de cet appel, que les banquiers n'ont pas senti l'ombre d'un frisson et que le pétrole coulera à flots tant qu'il y en aura, qu'est-ce qu'on fait, pour faire une vraie différence ? Quels sont les mots qui éveillent, les mots qui persuadent et qui rallient, qui touchent les cœurs et les esprits quand ceux qui, se retirant aujourd'hui du protocole

de Kyoto au nom des divinités appelées *Oil, Gas, Finance* et *Military*, n'accordent plus aucun sens, aucune valeur aux mots mêmes?

À la fin du printemps, me remettant à l'étude des classiques, je suis allé voir chez les Grecs du temps de l'invention de la démocratie pour tenter de comprendre un peu quel miracle avait présidé à cette révolution politique au service du plus grand nombre. Une des découvertes que j'y ai faites, chez Michel Foucault qui, avant sa mort, a donné ses tout derniers cours sur le sujet, c'est l'importance, pour le gouvernement de soi et des autres, que les Grecs accordaient à la nécessité de

J'ai vu beaucoup de dindes passer depuis deux ans, offertes de toutes parts. Dans les petits théâtres jusque dans les plus grosses productions internationales, je les ai vues miroiter dans les yeux cupides d'anciens leaders politiques devenus porte-parole de l'industrie; je les ai vues, juteuses et farcies au milieu des banquets les plus fastes, et quand je passe à la télévision pour dénoncer les gazières, souvent je constate qu'on y annonce la volaille en spécial de la semaine, la plus sexy qui soit, autant que la roche de la minière qui se pavanait tout à coup l'automne dernier, pendant la sortie du film de Richard Desjardins, *Trou story*.

À l'échelle du monde, à force de dindes, en gavant tout ce qu'ils peuvent sur leur passage, les marchands de prospérité finissent par acheter bien des silences.

modeler la pensée humaine sur un concept, celui de *parrêsia*, le dire-vrai, le franc-parler. Cette exigence de vérité se retrouve non seulement dans la philosophie naissante, mais aussi dans le théâtre tragique qui émerge à cette époque et dans les discours politiques de la démocratie balbutiante, comme si le courage de la vérité était la condition fondamentale de notre engagement envers la démocratie, de l'avènement de ce *pouvoir du peuple par le peuple et pour le peuple*.

La dinde congelée est devenue pour moi le symbole de ce mensonge dans lequel nous nous sommes enfermés, pieds et poings liés, le symbole du cadeau empoisonné que nous acceptons en sachant qu'il est un cheval de Troie, mais que nous acceptons tout de même pour toutes sortes de raisons. Pas que nous aimions particulièrement la dinde, mais ça fait partie de la tradition, c'est synonyme de fête, de rassemblement, de générosité, de libations, d'ivresse. Sans trop penser aux lendemains, pour cause de nécessité ou pour être poli, pour ne pas faire de vagues, surtout ne pas faire de peine, nous acceptons. Et puis, nous avons beau nous dire que la main qui nous la donne le fait pour nous amadouer, que nous ne sommes pas dupes ni en train de nous faire acheter, il reste toujours un arrière-goût après avoir mangé de ce pain-là.

Si nous ne nous laissons pas acheter par ces pragmatiques qui n'ont foi que dans l'acte et le rendement des actions, nous finissons tout de même souvent par peser nos mots et mesurer nos paroles, par ne pas trop nous engager ici ou prendre position là, de peur de mordre la main qui nous nourrit. Puis, à l'échelle du monde, à force de dindes, en gavant tout ce qu'ils peuvent sur leur passage, les marchands de prospérité finissent par acheter bien des silences.

DANS LES RUES D'ATHÈNES, du temps où la démocratie y régnait plus que la peur, Diogène, ce maître de l'ironie, cet athlète de la vérité et de la liberté pures et dures, clamait aux puissants qui festoyaient dans les banquets qu'il se contenterait des miettes. Et qu'il trouverait son bonheur à vivre avec moins que rien. À japper contre vents et marées, de l'aube jusqu'au lendemain.

Est-ce au prix de cet ascétisme souverain que nous trouverons la paix? Jusqu'où la bienséance, la politesse ou notre simple appétit doivent-ils nous compromettre? La vertu consisterait-elle à se laisser indéfiniment déposséder, plutôt que de combattre pour protéger sa juste part et sa dignité? Faut-il se laisser mourir de faim pour défendre quelques idées? Faut-il condamner le chrétien qui accepte que son église abîmée soit rénovée? Que celui qui n'a jamais péché lance la première dinde!

Dans les rues de Sept-Îles, près du port, en ce temps où la démocratie n'est pas aussi représentative qu'on le voudrait, Diogène me dit, dans la langue indigène :

— Kipèyoké!

— Kipèyoké?

— Qu'ils payent au quai! Quand ils la sortent, la richesse, à la tonne dans leurs bateaux, qu'ils laissent la part qui nous revient au quai, en argent sonnante. Et qu'ils gardent leur dinde. À Noël, on s'occupera bien de manger ce qu'on voudra... **L**

Dominic Champagne est dramaturge et metteur en scène. Son essai *Le gouvernement invisible* est paru en septembre 2012 aux éditions Tête première.